

ÉRIC ALSON WILLIAM

Théâtre

Bernard Obadia

Personnages

LAURENT , 25 ans

ARMAND, la cinquantaine.

The time is out of joint.

Hamlet. Shakespeare.

I

Le décor.

Une pièce vaste et nue au fond de laquelle un écran blanc encadré de noir est tendu. Deux fauteuils recouverts d'un cuir usé vont changer de place au fil de la représentation. Et dans un coin des livres, un téléphone, une boîte de diapositives, un appareil photo et un boîtier en carton.

Laurent habillé en combinaison de motard, tient en main trois feuillets qui sortent d'une enveloppe.

Armand est ceint d'un pull à col roulé sans cesse tiré sur un pantalon trop large.

ARMAND — Vous n'avez pas tardé à venir...

LAURENT — D'où ça sort ?...

ARMAND — J'ai envoyé cette enveloppe hier, et déjà vous êtes ici...

LAURENT — Répondez-moi.

ARMAND — Où est Anna ? Ces pages lui étaient destinées...

LAURENT — Alors ?

ARMAND — Éric m'écrit, peut-être ?...

(Temps.)

LAURENT — Un jour, nous avons pris la décision de ne plus prononcer votre nom.

ARMAND — Lequel ?

LAURENT — Répondez-moi !

(Temps.)

ARMAND — C'est étrange..., quand vous avez franchi la porte, l'espace d'un instant, j'ai cru voir Éric... Ce même regard de défiance... Et cette tenue..., vous conduisez encore ces engins.

(Laurent érige les pages en forme d'interrogation.)

Attendez...

LAURENT — Son écriture intacte ..., des phrases articulées autour d'un axe indéformable..., une manière unique d'étirer les mots et de produire des conflagrations de sens. Il raconte une histoire, non ?...

ARMAND — Mais interrompue, il n'a pas fini... Vous n'avez eu que les premiers feuillets.

LAURENT — C'est le début d'une histoire ?

ARMAND — D'un récit : l'Autobiographie d'un certain *Éric Alson William*... J'ai découvert ce texte dans une chemise souillée de taches d'encre... Ce sont les premières pages que j'ai envoyées à Anna.

LAURENT — Un texte entier, dites-vous ?...

ARMAND — Fini..., infini... 171 pages.

LAURENT— Je veux le voir.

ARMAND — Doucement...

(Soudain la sonnerie du téléphone rase le silence. Les deux hommes s'immobilisent et attendent. Laurent guette une réaction d'Armand. Au bout de quelques secondes, la sonnerie s'arrête. (Temps.)

Quelle heure est-il ?...

Le temps d'avant ?...

LAURENT — Je suis là, avec vous ?

Je rêve ?

Ou êtes-vous une image qui articule des paroles ?...

Peu de temps après la disparition d'Éric, j'ai pensé qu'il m'arriverait bien de vous croiser dans la rue..., de vous rencontrer dans des lieux familiers...

Mais je n'ai jamais pu imaginer que je remettrais les pieds ici.

Montrez-moi le reste, Armand.

ARMAND, *(un peu perdu)* — Comment m'avez-vous appelé ?...

(Puis il revient lentement à lui.)

Asseyez-vous, Laurent.

(Temps. Laurent s'éloigne doucement.)

Je vous fais peur ?...

(Long silence, lourd, presque menaçant.)

Regardez, cette photographie, c'est l'unique tirage sur papier qui me reste. Éric écrivait aussi à partir de photographies. Celles d'avant, celles de l'histoire, Anna les a toutes emportées... Il me reste juste le film de ce boîtier...

LAURENT, *(bas)*— Je ne veux pas la voir.

ARMAND, *(lui présentant la photographie)* — Éric et vous à l'île de Bendor..., comme vous lui ressemblez déjà... Mais votre visage concentre plus de maturité dans les plis. C'est étrange, je ne l'avais jamais remarqué avant, il a l'expression que l'on aperçoit sur la tombe. Vous ne trouvez pas ?... L'autre photographie est un peu retouchée, comme on faisait autrefois pour lisser les aspérités d'un visage.

LAURENT — A vingt trois ans...

ARMAND — Appliquer une légère couleur pour souligner la carnation, border le tour des yeux pour accentuer la profondeur d'un regard et jusqu'aux lèvres qui ont été redessinées... Le marbrier se disait photographe amateur.

LAURENT — “Comment ne pas représenter avec des images ?”, aviez-vous écrit. Et vous êtes allé coller une photographie sur la tombe !

ARMAND — Oui, et alors ?

Au moins je le tiens sous mon regard, lui qui s'échappait tout le temps.

Éric me scrute depuis la pierre, mais il ne me fait plus peur.

Je me souviens vaguement du livre que j'ai tenté d'écrire sur la photographie..., la mort d'Éric l'a annulé.

LAURENT — “Détails”, “objets”, “traces”, “manières de voir”, “récit”, et le cahier de photos qui clôt l'ouvrage.

ARMAND — Manquera la dernière, celle où Éric est enseveli sous les pelletées de terre...

LAURENT — Cette image est là, sertie. (*Il désigne son crâne.*)

ARMAND — Non, aucune image ne tient. Il m'a fallu écrire ce livre pour comprendre, ça. On saisit des instants quand on photographie, mais ils ne se fixent pas. Alors on multiplie indéfiniment l'opération, pour vérifier, mais ça ne tient pas.

LAURENT — Les falsifications tiennent plus fort, sans doute ?

ARMAND, (*après l'avoir dévisagé rageusement*) — “Sans doute”. On négocie avec, à chaque instant, parce qu'on a peur.

(*Temps. Armand s'immobilise et tente de comprendre la nature du regard qui l'enveloppe. Au bout de quelques instants, il retrouve de nouveau la force d'articuler.*)

J'envoie ces pages à Anna, c'est ma fille, non ?, et à la place c'est vous qui rappliquez. Pourquoi ?

LAURENT — Je ne veux pas rester plus longtemps, où est la suite du texte ?

(*Temps.*)

ARMAND — Désormais, je me terre dans cette pièce... Cette maison est trop grande,...

LAURENT — Vous avez entendu ce que j'ai demandé ?

ARMAND — “*Autobiographie d'Éric Alson William*”, le récit d'une vie inventée et rapportée sous la forme de fragments, de formes brèves, interrompues et liées... La mort le désirait, déjà. C'est sa sœur qui devrait être ici...

LAURENT, (*bas*) — Que dirait-elle ?

ARMAND — Éric était votre ami..., l'accident est sans doute sa dernière invention...

LAURENT — Mais le platane..., celui qui a stoppé sa course alors qu'il s'enfuyait sur sa moto, croyez-vous qu'il l'ait inventé ?

ARMAND — Quoi d'autre a-t-il manipulé dans ses textes, sinon des accidents ?

LAURENT — Comme lui ?

ARMAND — Ne dites pas ça.

LAURENT — Tiens !

(Silence)

ARMAND — Anna ne sait même pas ce qui s’est passé.
Me condamner de la sorte.
Elle n’a même pas assisté aux obsèques de son frère.

LAURENT — Et vous continuez.

Anna était au premier étage quand vous avez parlé à Éric.

(A l’écoute de ces mots, Armand raidit tout son corps et s’immobilise en serrant les poings.)

Elle a tout entendu.

(Sur un ton ironique)

Vous découvrez ça, aujourd’hui, “Monsieur le Professeur” !

ARMAND, *(se tient une hanche comme s’il était pris d’une soudaine douleur.)* — Anna était là... Éric savait..., me mentait depuis le début..., il avait compris...

LAURENT — Mais fermez-là, fermez-là ! Une demi heure après cette conversation, il gisait au pied d’un arbre, le corps disloqué.

ARMAND — Vous me faites peur, vous me faites peur... J’ai l’impression qu’il me parle, là, en ce moment, que vous avez pris sa place... Comme vous lui ressemblez...

LAURENT — Arrêtez !

NOIR.

II

Lorsque la lumière revient lentement, elle habille les corps d'un halo opaque. Depuis l'écran, une ligne musicale émerge progressivement.

ARMAND, (*lentement*) — Je le vois souvent en rêve...
Eric est habillé de vêtements que je ne reconnais pas...
Un pantalon de flanelle, des chaussures brillantes, une veste fluide dans laquelle il flotte.
Éric se tient au seuil d'un long couloir blanc et m'invite à le suivre, mais je ne peux pas, je suis comme frappé de paralysie.
Son visage est étrangement calme, presque effrayant à force d'impassibilité. Chaque fois, je sors de ces rêves en sueur.

LAURENT — Ce silence pendant toutes ces années, près de vous...

ARMAND, (*comme perdu*) — “Près de nous” avez-vous dit. “En nous”, oui. J'avais peur de le perdre, Laurent. Je redoutais sa force..., il me défiait en permanence. Vous savez, enfant, il me posait des questions..., voulait que je lui montre les photos de sa naissance comme celles que nous conservions d'Anna. Mais comment faire lorsqu'elles manquent ?

(*Temps. La musique s'efface.*)

LAURENT — A quel âge l'avez-vous recueilli ?

ARMAND — Il devait avoir autour de neuf mois, pas plus...
Éric montrait une agilité corporelle étonnante pour un enfant de son âge. A côté, Anna, semblait plus molle, presque éteinte...

(*Laurent sort de la poche latérale de son blouson une photographie et la présente à Armand. Dès qu'il reconnaît le visage de Sandra sur la photographie, il est littéralement bouleversé.¹)*
Comment avez-vous eu ça ? C'est Anna qui vous l'a donné..., ça vient de l'album ... Sandra, mon Dieu... Ses traits fermes, volontaires et ce regard par en-dessous... Éric est entier dans ce visage...

LAURENT — C'est bien la mère d'Éric ?...

ARMAND — Anna vous a envoyé avec ça...

LAURENT — Non.

ARMAND — Vous avez prévu ensemble le moment auquel vous sortirez cette photographie pour qu'elle y pense en même temps. Elle a réussi !

LAURENT — Qu'est-ce qui vous prend ?

ARMAND — Et vous vous prêtez à ce jeu !
(*Laurent va remettre la photographie dans sa poche lorsque Armand interrompt son geste et lui saisit le bras. Attendez. Il examine de nouveau avec admiration la photographie sous le regard de Laurent.*)

Sandra...

¹ Les photographies pourraient être diffusées à l'envers d'un écran et occuper la totalité de l'espace scénique.

LAURENT, (*bas*) — Armand, je ne suis pas envoyé par Anna.

Silence.

ARMAND — Oui, c'est la mère d'Éric. Il devait avoir huit, dix ans et ne cessait d'examiner les photographies que nous avons recueillies dans les albums. Éric se cherchait sur les images, nommait les visages qu'il reconnaissait et posait des questions sur les autres.

LAURENT — Tous les mensonges face aux photographies. Il a dû croiser cent fois la figure de sa mère, mais elle lui demeurait méconnaissable...

ARMAND — Qu'est-ce que vous en savez ?

LAURENT — Le visage de Sandra est présent dans les albums, inlassablement dupliqué.
'Soudain heurté par ses propres paroles)
Et dire que je vous admirais...

ARMAND — Jusqu'à choisir ma fille...

LAURENT — La choisir...

ARMAND — Entreprendre un mémoire de maîtrise sur Dante et en même temps convoiter la fille de son professeur.

LAURENT — Elle me prenait pour un autre sans doute...
(*Temps. Un peu songeur.*)

J'ai perdu le souvenir de cette tentative sur la spirale de Dante. Je n'ai pas eu la force de finir.

ARMAND — *La Divine comédie* n'était pas votre territoire. Les cercles, les cercles, c'est pour vos paris sur le temps.

LAURENT (*Brutal*) — Même pas.
(De nouveau la sonnerie de téléphone les surprend. Laurent attend une réaction d'Armand qui demeure immobile.)
Allez-vous répondre ?

ARMAND — Laissez.

LAURENT — Qui peut bien vous appeler si tard ?

ARMAND — Désormais, j'ai peur des fantômes.
(*Temps. La sonnerie s'arrête.*)
Vous voyez, ça s'arrête.
Parlez-moi de vous, un peu. Vous travaillez toujours au Laboratoire de... J'ai oublié le nom de cette science étrange.

LAURENT — Qu'est-ce qui vous prend ?

ARMAND — Si, si, redites-moi le nom, je vous en prie.

LAURENT, (*l'observe un instant puis se résout à répondre*) — La dendrochronologie, la science des cercles.

ARMAND — La science des cercles sur les troncs d'arbre. C'est pour cette raison que vous avez cherché à lire Dante ?

LAURENT — Je ne sais plus pourquoi j'ai tenté d'écrire sur *La Divine comédie*.

ARMAND — Que faites-vous, précisément, dites-moi...

(*Temps.*)

LAURENT, (*avec effort*) — Je me livre à l'observation de la mécanique du temps, et les cercles des arbres en témoignent. Pour cela il faut beaucoup de concentration, quelques principes et de la concentration...

ARMAND — Combien êtes-vous à travailler sur cette science ?

LAURENT — En France, une vingtaine, pas plus.

ARMAND — Quelle étrange spécialité..., passer le plus clair de son temps à étudier les cernes inscrits sur les arbres..., comment vous appelez ça, déjà ?

LAURENT (*Soufflant, un peu agacé*) — La dendrochronologie.

ARMAND — “La dendrochronologie”... “*Dendro*”, non !, “*dendron*”, c'est..., c'est arbre en grec ?

LAURENT — Oui.

ARMAND — J'ai encore du ressort, j'ai pas oublié ! Quand j'étais gosse on s'amusaient à compter le nombre de cercles sur un tronc coupé pour connaître l'âge d'un arbre. C'est à quoi vous occupez vos journées.

LAURENT — C'est un peu plus compliqué. (*Surpris, heurté*) Qu'est-ce qui vous prend ?

ARMAND — Parlez-m'en, je vous en prie.

LAURENT — Qu'est-ce que je fous ici ?

ARMAND — Répondez-moi, Laurent, j'aime entendre votre voix.

(*Temps.*)

LAURENT, (*en soufflant*) — C'est une méthode de datation, mais qui permet aussi la reconstitution des paysages du passé.

Nous savons maintenant que l'arbre est un véritable mouchard du passé.

ARMAND, (*s'immobilise, pense à cette phrase puis recule lentement.*) — “Un véritable mouchard du passé”.

Qu'aurait fait Dante de toutes les virtualités de la science s'il avait écrit aujourd'hui, son Livre ?

Je dis n'importe quoi !
Depuis que l'Histoire s'est affaissée...

(*Silence.*)

LAURENT, (*délicatement*) — Il faut que je parte, maintenant. Donnez-moi le texte.

ARMAND, (*un peu perdu*) — Comment ?...

Éric s'enfermé pour écrire inlassablement Les derniers mois, il sortait presque chaque nuit, allait s'abrutir de vitesse sur sa moto, et rentrait au petit matin.

Pour me défier, il venait assister à mes cours.

LAURENT (*ironique*) — “Monsieur le Professeur”, le spécialiste de Dante, mondialement reconnu.

ARMAND — Foutu destin !

(*Temps.*)

Éric pénétrait par les portes de l'étage, s'installait au fond de l'amphithéâtre, habillé de sa combinaison de motard et me considérait de son regard perçant alors que je commentais un Chant.

Il me tenait, là..., savait que je ne pouvais rien...

Un peu comme il m'examine depuis le granit de sa tombe.

LAURENT — “Monsieur le Professeur”

ARMAND — Vous le citez..., c'est comme cela qu'il m'appelait...

Parler à son père à la troisième personne...

LAURENT — “A son père” ?

ARMAND — Oui !

Vanités, vanités, comédies du jeu social, se trimbaler de colloques en symposiums, commenter indéfiniment un texte unique, pour mieux l'obscurcir par des mots sur des mots...

Qui lit Dante aujourd'hui, qui ?

LAURENT, (*cite un des derniers vers de “La Divine Comédie”*) —

<< Je me troublais devant cette merveille :

Je voulais voir comment au cercle s'unissait

Notre image et comment elle y est intégrée. >>

ARMAND — Vous n'avez pas oublié..., c'est vers la fin du Paradis, non ? Éric lisait secrètement la *Divine comédie*, manifestait de l'intérêt pour cette construction circulaire. Comme vous, non ? J'ai retrouvé dans sa chambre un exemplaire annoté de signes indéchiffrables. Éric lisait Dante, mon livre.

LAURENT — Vous avez un jour prononcé cette phrase à la fin d'un cours : “Quelquefois on lit pour percer un secret”.

ARMAND — Oui. Mais lequel ?

(*Silence. Armand sort le manuscrit du boîtier en carton.*)

LAURENT, (*examine la couverture du manuscrit*) — “Autobiographie d'Éric Alson William”...

(Temps.)

Je suis là..., en face de vous, ou je rêve tout ça ?

ARMAND, (*l'observe un moment puis recommence à parler avec effort.*) Personne n'a compris... Je suis seul maintenant, définitivement... (*Laurent prend le manuscrit, ramasse son casque et recule.*) Que faites-vous ?

LAURENT, (*dépose la photographie de Sandra sur un fauteuil.*)— Tenez.

ARMAND, (*le retient par l'épaule et s'empare du dossier*) — Lâchez ça. Je vous interdis de l'emporter.

LAURENT — Tout ce que vous avez falsifié !

ARMAND — Ne dites pas ça ! La comédie est finie, Dante m'appelle et avec lui son Dieu indistinct...

LAURENT — Vous jouez, vous en êtes capable, je le sais...

ARMAND — Vous ne me croyez pas ? Le mal est là, tapi au fond. (*Il désigne son crâne.*) Il effectue un lent travail de décomposition et se manifeste par à-coups... A quoi bon mentir, maintenant ? J'ai cessé d'enseigner, Laurent... Dites à Anna de venir, promettez le moi.

(Temps.)

LAURENT — Anna ne viendra pas...

ARMAND — Dites-lui que je veux la revoir une fois, au moins..., juste une fois. J'ai l'impression d'avoir perdu son visage...
J'ai quelque chose à lui demander, vous comprenez ?

LAURENT (*d'une expression douloureuse*) — Je n'ai plus de ses nouvelles.

ARMAND — Vous mentez !

LAURENT — Anna m'a quitté.

(*Armand le dévisage en retenant sa respiration.*)

Elle a disparu un matin, sans un mot...

Elle m'avait menacé de son départ, mais je n'y ai jamais cru.

ARMAND — Ne me dites pas ça... Où est-elle ?

LAURENT — Je n'ai jamais cherché à la revoir.

ARMAND — Je ne vous crois pas !

Laurent s'effondre sur un fauteuil.

NOIR

III

Laurent et Armand s'examinent, se traquent presque du regard. Désormais leur ton va être plus grave, comme économe. Les souffles, les gestes, les déplacements vont sembler lestés.

LAURENT — En bas, une liste sous la sonnette..., pas moins de sept noms... J'en ai reconnu quelque uns...

ARMAND — Ceux avec lesquels j'ai signé des textes. Tous empruntés pour se partager...

LAURENT — Armand Simonet, Paolo Scalfari, Frédéric Kessler, Juan Gargalo, Gregg Saltzman, Serge Marcile... Louis Maland...

ARMAND — Vous pensez qu'ils existent encore, ces noms d'écriture ?

LAURENT — “Je n'ai pas de nom qui ne soit assez mien.”
Vous vous souvenez ?...
Quel est le vrai ?

ARMAND — Aucun.

(Temps.)

LAURENT — Le nom de “Monsieur le Professeur” ?...

ARMAND — Commodité administrative... Vous accomplissez un geste..., désignez une idée sans consistance et pensez tenir dans la durée, mais non.

Changer de nom..., qu'est-ce à dire ? A force de brouiller les pistes...

LAURENT — Ne pas avoir de nom pour n'être l'auteur d'aucun.

ARMAND — Vraisemblablement... Je n'écris plus à présent... Plus besoin de recomposer la réalité pour lui donner une épaisseur de papier. Ce n'est pas une activité naturelle, qu'écrire.

LAURENT — Vous dites ça...

ARMAND — Oui, moi qui ai tant écrit. Je sais à quoi vous pensez. Les cours sur les textes, Dante, l'expérience du malheur, et ces contes que l'on a réunis malgré moi... Il y a des éditeurs qui inventent des écrivains. *(Il désigne les ouvrages empilés).*

Ces œuvres complètes pour m'ensevelir prématurément !

Je n'ai été qu'un manipulateur de langages. Éric, à côté...

(Il s'interrompt, pense à un mot et au bout de quelques secondes se tourne vers Laurent.)

LAURENT — “Éric” ?...

ARMAND — Contre toute attente, il a touché au plus intime... En quelques centaines de fragments, mais regardez comment ça s'est terminé.

Après sa disparition, j'ai pris la décision de ne plus écrire..., de ne plus m'exposer...

LAURENT — “L'un contre l'autre”...

(pris d'une soudaine inquiétude)

Je... Je sens des regards en suspens dans cette pièce.

ARMAND — Vous aussi... C'est Éric qui nous observe..., il n'a jamais déserté cette maison...

LAURENT — Arrêtez.

ARMAND — Peu de temps après avoir accompagné son corps, j'ai essayé de me mettre à cette table pour décrire l'endroit du cimetière, les cyprès, l'herbe sauvage qui perce à travers le gravier, mais je n'ai pu... Il était penché vers moi et attendait. J'ai su à cet instant que s'en était fini de l'écriture.

(*Temps.*)

LAURENT (*avec effort*) — Le temps ici se contracte ...
C'est de n'entendre aucun bruit qui ...
Où sont les signes de la ville, nous sommes en plein centre et le monde s'est retiré...

ARMAND — Vous vous souvenez du moment où vous avez franchi l'entrée ?... A mesure que l'on s'enfonce dans les méandres de cette maison, le monde des vivants s'éloigne. Les seules parcelles animées sont les sources de lumières et puis la musique. Vous entendez ?

Survient, lointaine, l'Invention à trois voix de JS Bach, BWV 797, interprétée par Glen Gould.

LAURENT — D'où ça vient ?

ARMAND — L'enfant du dessus, probablement... Le monde des vivants existe, Laurent.

LAURENT — “ Divine comédie”...

ARMAND — Qui lit ce texte, aujourd'hui ?

LAURENT — “*Autobiographie d'Éric Alson William.*”

ARMAND — C'est une longue indiscretion.
Quand la fatigue me gagne, je commence à m'assoupir, et pense que la nuit est tombée...
(*Il l'observe longuement.*)
Vous ne savez pas quoi faire.

LAURENT — Je suis venu ce soir, poussé par je ne sais quelle force...

(*Silence.*)

ARMAND — Vous avez peur d'y toucher ?...
J'ai la sensation qu'Éric est tout près de nous en ce moment, qu'il vous a chargé de venir et nous observe. (*Bas*) Mais peut-être que vous avez pris sa place...

LAURENT — Je voudrais revoir sa chambre.

ARMAND — Elle est fermée. Depuis son accident, je n'ai touché à rien.
Parfois j'ai l'impression qu'il réside encore ici...
Je crains même de passer devant la porte.
Et si j'entendais un bruit derrière ?

LAURENT — Il y a toujours “l'Atelier de l'artiste” ?

ARMAND — Et “La Danse”, et “La Chambre rouge”..., tout est en place... Il est à côté et nous épie... (*Désignant le manuscrit.*) Il est là, tout entier, dans cette vie inventée.

LAURENT — De papier.

ARMAND — A vous aussi, ce manuscrit fait peur...

LAURENT — Je ne sais plus...

ARMAND — Anna était le destinataire de ce texte.

LAURENT — Un frère..., une sœur... Arrangement de toutes pièces...

ARMAND — Ne dites pas ça. Oui..., il m’a entendu..., je n’ai rien prémédité... Anna lui a tout rapporté.

Savait-elle ce qu’elle faisait en lui confiant de quelles entrailles il sortait ?...

Je voudrais savoir où elle est en ce moment ?...

Au ciel, parmi les anges ?...

(*La musique s’est arrêtée.*)

LAURENT — Dans le troisième lieu.

ARMAND — Partez, maintenant ! Je retrouve votre obstination, droite, dure : une seule idée. (*Il désigne le manuscrit.*) Faites en ce que vous voulez... Il vous fait peur à vous aussi, je le sens.

C’est étrange, vous êtes calme, maintenant...

LAURENT — Une seule idée vous habite.

ARMAND — Laquelle ?

(*A cette réponse, il fléchit une jambe, manque de s’affaler au sol, Laurent a juste le temps de le rattraper.*)

LAURENT — Qu’est-ce qui vous arrive ?

ARMAND— Attendez, accompagnez-moi jusqu’au fauteuil... Merci...

LAURENT — Je ne... (*inquiet*) Votre regard...

(*Armand semble totalement perdu, ne plus voir, ne plus reconnaître l’endroit où il est...*)

LAURENT (*plaintif*) — Votre regard...

ARMAND — Je sens votre main... Ne vous affolez pas.

LAURENT — Je ne supporte pas.

ARMAND — Ça va passer...

(*Il passe ses mains sur le torse de Laurent à la manière des aveugles.*)

Oui, vous êtes là.

LAURENT — Armand, vous me voyez en ce moment ?...

ARMAND — Attendez quelques instants..., ça va se rétablir...
(*Laurent lui passe une main devant les yeux fixes.*)
Que faites-vous ? J'ai senti un peu de chaleur frôler mon visage...

LAURENT — Fermez les yeux, vous me faites peur.

ARMAND — Laurent.

LAURENT — Vous ne me voyez plus ? C'est vrai ?...

ARMAND — Ça dure juste un peu... des sortes de moments intermédiaires...

LAURENT — Qu'est-ce que je peux faire ?

ARMAND — Rien..., il faut attendre... Où êtes-vous ? Non !, ne me répondez pas ! Pardon.

LAURENT — Calmez-vous.

ARMAND — Je mettrais fin à mes jours plutôt que de rester aveugle. Laurent, Laurent... Où êtes-vous, Laurent ? Parlez-moi, je vous en prie, Laurent !...

NOIR

IV

Lorsque la lumière recouvre de nouveau l'espace scénique, les corps et les fauteuils ont changé de place.

ARMAND — Vous avez eu peur ?

LAURENT — C'est la première fois que j'ai pensé à la possibilité de votre mort...

ARMAND — Dans votre religion, on ne voit pas la figure d'un mort.

LAURENT — Ça vous arrive souvent ?

ARMAND — Maintenant, oui... Parfois le voile opaque dure plusieurs heures..., alors j'essaie de m'endormir ou de penser à des images, mais ce sont chaque fois les silhouettes d'Anna et d'Éric qui se détachent.

LAURENT — Je me souviens..., vous aviez dû interrompre un cours en plein milieu..., c'était pendant le commentaire du Chant V de *l'Enfer*.

ARMAND — Dans la salle, j'ai perçu un silence de recueillement, comme si l'on s'attendait à ce que je m'effondre. Je suis allé me réfugier dans mon bureau et j'ai attendu que ça passe. Vous savez, à la troisième alerte, j'ai définitivement cessé de me montrer.

LAURENT — Sur le moment, j'ai cru qu'un mot du texte de Dante vous avait atteint.

ARMAND — Oui, on pourrait le dire. Chaque fois d'ailleurs, qu'un mot pique là. (*Il désigne un endroit du corps.*) Mais lequel ? Il faudrait les faire disparaître, ceux-là.

LAURENT — Mais comment les reconnaître ? Les mots qui touchent sont innombrables.

ARMAND — “Éric Alson William”

(Soudain, la sonnerie de téléphone les saisit.)

LAURENT — Vous entendez ?

ARMAND — Oui.

LAURENT — Pourquoi vous ne répondez pas. (*Armand émet un signe négatif de la tête.*) Qui vous appelle, si tard ?

ARMAND — J'ai décidé de ne plus décrocher le téléphone quand la nuit tombe.

LAURENT — Qui est-ce, répondez-moi.

ARMAND — Vous avez pensé à Anna.

Temps.

Non, ce n'est pas elle. Je l'ai cru, quand ça a commencé...

LAURENT — Vous le savez.

ARMAND — Éric peut-être ?

LAURENT — Arrêtez ! Répondez-moi, vous le savez !

(Temps)

ARMAND — C'est une lectrice d'Éric... Elle n'a jamais cru à sa mort...

LAURENT — Allez décrocher, c'est insupportable !

ARMAND — Non.

(Ils s'interrompent et se tournent ensemble vers le bruit du téléphone.)

LAURENT — Elle insiste, vous entendez ?

ARMAND — Elle insiste, toujours.

(La sonnerie s'arrête. Temps. Ils s'observent comme occupés par une pensée menaçante.)

LAURENT — Pourquoi elle appelle ici ?

ARMAND — Elle ne veut pas admettre la disparition d'Éric..., me supplie de lui parler..., pense que je le séquestre...

LAURENT — Vous l'avez reçue ?

Temps.

Répondez-moi

ARMAND — Oui.

Temps.

LAURENT — Je connais son existence. Éric a parlé devant moi d'une lectrice, la "Dame Italienne", l'appelait-il. C'est elle, j'en suis sûr.

ARMAND — "La Dame italienne", dites-vous... Oui, c'est probablement elle... Sa langue est affublée d'un vague accent qui pointe lorsqu'elle prononce des R, mais si fluide, en arrière..., à peine audible.

LAURENT — Que veut-elle ?...

ARMAND — Elle a trouvé son adresse, s'est présentée ici, a cherché à lui parler... J'ai compris qu'Éric s'était refusé à elle...

Elle ne voulait plus partir quand je lui ai parlé de l'accident...

Elle a cru que j'inventais cette mort pour l'empêcher de le revoir.

C'est étrange comme les humains ne veulent pas croire à la mort.

Dante n'a pas échappé à ça, lui non plus.

LAURENT — Elle a aimé, Éric.

ARMAND — Je ne sais pas... Elle a insisté pour revenir, me demandant au téléphone où il s'était enfui, pourquoi je lui interdisais de le revoir. J'ai fini par ne plus décrocher.

“La Dame italienne” est restée devant l'entrée de l'immeuble des heures...

LAURENT — C'est cette femme.

(La sonnerie résonne à nouveau puis s'arrête presque aussitôt.)

ARMAND — Elle s'acharne quelquefois jusqu'au milieu de la nuit, mais j'ai le pouvoir d'éteindre la sonnerie.

A un autre âge, j'aurais pu aimer cette femme.

Quand j'ai peur, il m'arrive de décrocher, elle ne dit rien à l'autre bout, mais j'entends son souffle. Après quelques minutes, c'est elle qui raccroche.

(Temps.)

LAURENT — Vous avez dissimulé à tout le monde la mort d'Éric.

ARMAND — Taisez-vous !

LAURENT — Pas un avis de décès, rien. Vous aviez honte.

ARMAND — Vous parlez comme elle. Elle est allée consulter la presse pour vérifier si je ne lui mentais pas. N'a rien trouvé, bien sûr.

Sous quel nom j'allais inscrire la mort d'Éric, sous quel nom ?

LAURENT — Et celui que vous avez fait graver sur la pierre tombale ?

Le noir descend lentement et avec lui un silence pesant.

V

Lorsque la lumière recouvre à nouveau l'espace scénique, Laurent s'est endormi sur un fauteuil, les feuillets du manuscrit éparpillés autour de lui. Un boîtier de diapositives traîne au sol.

Armand l'observe de loin puis s'approche doucement et tourne autour du corps de Laurent dans une grande concentration.

ARMAND, (*bas*) — Je pourrais le tuer, là tout de suite... Qui s'en apercevrait ?... Éric, peut-être ?

(Soudain, Laurent sent cette présence et se dresse brutalement, apeuré.)

LAURENT — Qu'est-ce que vous faites ?

ARMAND, (*recule*) — Vous m'avez fait peur !

LAURENT — Je me suis endormi. Vous êtes resté là ?...

ARMAND — Excusez-moi.

LAURENT — J'ai horreur qu'on me voit en train de dormir.

ARMAND — Vous aussi, vous dites ça !

LAURENT — Qu'est-ce que je fous ici ?

ARMAND — Tiens !

LAURENT — Répondez-moi, pendant combien de temps j'ai dormi ?

ARMAND — Je ne sais pas.

LAURENT — J'ai senti votre souffle..., vous vous êtes approché de moi.

ARMAND — J'ai songé à la possibilité de votre mort.

(Laurent réunit les feuillets épars puis les range dans le dossier.)

LAURENT — Quelle heure est-il ?

ARMAND — Tard sans doute.

LAURENT — Je veux partir.

ARMAND — Avant, je voudrais vous montrer quelques images.

LAURENT — Non.

Est-ce que j'ai parlé pendant que je dormais ?

ARMAND — C'était incompréhensible.

LAURENT — Quoi ?

ARMAND — Je crois que vous avez fait un rêve...

(Temps.)

LAURENT — J'ai rêvé...

Je m'étais attardé dans mon laboratoire, entouré par des odeurs de bois sec. J'ai tenté d'appeler ici mais personne ne répondait.

Un grand désordre, la confusion gagnait de toutes parts et la lumière déclinait, à la fin les objets autour de moi devenaient invisibles...

Me restait alors une sorte de mémoire visuelle, mais déformée : la place des interrupteurs, les fioles vides et puis la froideur de la paillasse.

Je ne cessais de passer mes mains sur les carreaux blancs et lisses.

C'est quand j'ai essayé de nouveau d'appeler ici que votre voix a surgi.

(Il se reprend, pense à ses derniers mots et le dévisage.)

Je n'aurais jamais voulu lire ce texte.

ARMAND, *(bas)* — Vous n'êtes pas arrivé à le lâcher...

C'est étrange, moins de deux heures d'assoupissement, ce rêve informe et votre regard a tourné. Je reconnais les traits de votre visage, mais la nature de votre regard s'est modifié, comme si une peur absolue l'habitait, là juste derrière. A l'envers...

Vous n'avez pas lâché, "*L'Autobiographie d'Éric Alson William*"...

Qui voudrait de ce texte ?

Non..., on ne publie pas une indiscretion.

LAURENT — Reculez.

(Temps.)

ARMAND — Je voudrais vous montrer des...

LAURENT — Il faut que je parte.

ARMAND — Une pellicule était restée dans l'appareil d'Éric. Le laboratoire a pu sauver quelques clichés.

LAURENT — Je ne veux rien voir.

ARMAND — Vous allez vous reconnaître. Je vous en prie...

A l'envers de l'écran, les images vont défiler. Armand va se tenir assis, le dos à la salle, Laurent en retrait va l'observer pendant qu'il parle tout en examinant les diapositives qui défilent.

Toutes les photographies où Éric sera visible sur les diapositives, c'est le corps et le visage de Laurent qui le représentera en une sorte de glissement progressif dont le texte va témoigner à

partir de l'image n° 8. Sur les photographies, il s'agira de distinguer l'un et l'autre personnage uniquement par les vêtements le flou de certains cadrages.

Image 1 : Une maison à la campagne.

ARMAND — Vous reconnaissez ?

LAURENT — La Léandra.

ARMAND — Le lieu des enfants... C'est dans cette maison que j'ai accueilli Éric pour la première fois. Anna a vu arriver un bébé qui se débattait dans son panier. Ses yeux dévoraient son visage.

Plus tard, ils s'amusaient à se cacher sous les arbres d'un bosquet qu'on ne voit pas sur l'image.

LAURENT — La maison d'*Éric Alson William*. (Il prononce ce nom d'une voix étrange.)

ARMAND (*bas, douloureusement*) — Elle a abrité notre peur d'exister, de dire la vérité, d'entendre des bruits familiers.

Quelquefois on hérite d'un lieu totalement étranger et lentement, il acquiert de l'épaisseur à mesure que vous l'occupez.

Là non plus je ne pourrais pas revenir.

Image 2 : Des objets sur une cheminée.

(*un réveil ancien, un vase garni de fleurs sèches, une boîte, des photographies du début du siècle encadrées, une main en faïence, des instruments à écrire, une cordelette.*)

ARMAND — — La chambre qui donne sur le puits, celle que les enfants occupaient lorsqu'ils étaient jeunes.

LAURENT — Éric décrit cet endroit dans le manuscrit..., et parle des objets sur cette cheminée.

ARMAND — Il aimait s'entourer d'images d'inconnus : cette femme qui regarde derrière, ces enfants rassemblés, regardez... Il visitait les remises des brocanteurs.

Image 3 : Un costume pendu sur la porte d'une armoire.

LAURENT — De sa chambre...

ARMAND — Il recueillait des images de magazines dans une chemise cartonnée et écrivait à partir d'elles.

LAURENT — Ça pourrait être une image de cinéma.

Éric Alson William est un texte improbable. Inventer une vie, la soumettre à des sentiments contraires et la balader dans des cités imaginaires, des pays méconnaissables où les habitants parlent une langue inventée, faite de plusieurs langues. Qui serait en mesure de percer le secret de ce langage ?

ARMAND — Éric s'est détourné du monde pour en inventer un autre, mais a-t-il été proche de celui qu'il voulait atteindre ?

Vous vous souvenez de la phrase qu'il répétait sans cesse?...

LAURENT — “ La vie est d’une telle insolence, je n’ai jamais pu apprendre la centième partie des tours qu’elle se permet, il faudrait un temps fou.”

ARMAND — Je crois qu’il la tenait d’un film.

LAURENT — Elle ouvre le manuscrit, puis est reprise sous diverses variations.

ARMAND — Oui.

Image 4 : Éric dans une forêt.

(Le plan est large et l’on ne discerne pas aisément le visage du jeune homme sur la photo.)

ARMAND — C’est vous ?

(Temps.)

LAURENT — Qui a pris cette photo ?

ARMAND — Répondez-moi.

LAURENT, *(bas)* — Non, c’est Éric...

ARMAND — Vous mentez, c’est vous.

LAURENT — Regardez bien.

ARMAND, *(examine attentivement l’image en collant presque son visage à l’écran)* — Je ne le reconnais pas..., c’est vous, Laurent... Il est habillé comme...

(Temps.)

LAURENT — J’ai pris moi-même cette photo, je m’en souviens... Nous étions dans l’Auberge de la Caume, à quelques kilomètres de la Leandra... Il m’avait parlé d’une histoire qu’il voulait écrire mais il ne parvenait pas à trouver la forme. J’ai compris maintenant, c’est une part de *l’Autobiographie d’Éric Alson William*.

ARMAND, *(bas)* — C’est Éric, vous croyez ?...

LAURENT, *(étrangement incertain)* — Je crois...

Image 5 : Le décor d’une auberge. Éric et une jeune fille rient en regardant l’objectif.

ARMAND — Anna... C’est étrange, ils paraissent heureux, légers. C’est la première fois que je vois Éric sourire sur une photographie. Ils vous parlent, non ?

LAURENT — Nous disions n’importe quoi.

ARMAND — Je crois qu’il n’a jamais connu de femmes.

LAURENT — Taisez-vous !

(Temps.)

ARMAND — Il manifestait sans cesse de l'impatience, comme moi...

Image 6 : Laurent / Éric étendu sur un lit baigné d'une lumière opaque, le dos tourné à l'objectif.

ARMAND — Il dort, ou fait le mort ?

(Cette photographie s'accroche longtemps à l'écran puis disparaît.)

Image 7 : Éric en train d'écrire.

LAURENT — Parfois me revient sa voix, agile et rugueuse, presque autoritaire quand il lui arrivait de chercher un mot.

ARMAND — Sa chambre est encore tapissée des feuilles cartonnées sur lesquelles il inscrivait des listes de mots rares de sa longue écriture appuyée. C'est là-bas, tout près de nous...

Image 8 : des chaussures de femme abandonnées aux pieds d'une table.

ARMAND — Anna le rejoignait dans sa chambre et s'étendait près de lui pendant qu'il écrivait, ça avait le pouvoir de l'apaiser

(L'espace scénique est doucement revêtu d'une lumière tournante.)

Image 7 : Éric en train d'écrire, à nouveau diffusée.

LAURENT — Tout est en retard, tout.

Des vies mêlées..., des rencontres imprécises, des personnages fantomatiques qui croisent l'existence d'Éric Alson William.

Il traverse plusieurs pays, va à la rencontre de gens qui se sont dispersés sur la surface de la terre et qui ont été nommés une fois par un personnage inventé : Éric Alson William. Lui, il ne sait pas.

Il n'est pas certain d'être le personnage dont ces témoins parlent, tant sa mémoire est confuse.

Alors, il parle à des gens de rencontre, leur demande comment ils font pour vivre.

Il prend des photos, inlassablement, mais chaque fois il constate la même déception : ce qu'il voit sur l'image n'est jamais ce que ses yeux ont vu.

Alson William a un souvenir précis des images qu'il a captées, mais les photographies ont le pouvoir de détourner sa vision.

ARMAND — Vous lui ressemblez, Laurent.

C'est vous.

Silence. Laurent va lentement raidir tout son corps, soulever son torse et plonger son regard vers la salle pour s'incarner dans la figure du personnage d'Éric Alson William.

ÉRIC ALSON WILLIAM, (*un peu perdu*) — Laurent, tu as dit ? C'est ce nom que tu me donnes aujourd'hui ? "Laurent ?" J'ai connu un "Laurent" autrefois, il visitait le corps d'une jeune fille qui m'était proche. Non, mon nom est Éric Alson William, je viens d'une histoire inventée, elle est là, entre ces pages.

(Silence).

ARMAND — Alors c'est toi. Tu es revenu sous la forme de ton personnage.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Avec son nom, seulement.

ARMAND — Tu me laisses choisir l'enveloppe. C'est ton corps, celui que tu manipules en ce moment, là, tout près de moi ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — Choisis !

ARMAND — Tu rentres, enfin... ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — Je ne suis jamais parti...

ARMAND — Oui.

ÉRIC ALSON WILLIAM — J'aime visiter des endroits familiers, mais je ne reconnais pas toujours le décor : les livres ont disparu, la chambre est fermée, autrefois, il y avait des tableaux aux couleurs violentes et une présence obsédante : neutre et brûlante.

La présence du guetteur.

ARMAND — Celui qui a écrit ton nom ?

(Temps.)

ÉRIC ALSON WILLIAM — Qui es-tu, toi ?

ARMAND — Un nom inventé, comme le tien.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Éric Alson William a traversé des pays, a croisé des noms et des sensations, mais ne pouvait rien retenir, alors il s'est mis à écrire pour fixer l'histoire et les images qui passaient.

Tout est en retard, tout.

ARMAND — Tu me parles de celui qui a inventé ton histoire.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Il ne suffit pas.

Je sors d'une tête remplie d'images passives : il y a un homme qui est invisible, des femmes qui circulent et rient ensemble et un jeune garçon qui consulte inlassablement des albums de photographies.

Mais tous les visages ont été gommés, alors il reste des postures, seulement des postures.

ARMAND — Et moi, tu sais qui je suis ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — Rien, tu n'es rien. Non !

ARMAND — Tu as reconnu le visage d'une jeune femme, celui de Sandra ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — Avec qui tu me confonds ?

ARMAND — Éric. Tu as été inventé par Éric et tu reviens sur le lieu où tu as vu le jour.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Mon nom est Éric Alson William, ensemble. Tous ces mots indivisibles.

ARMAND — Ton histoire a été inventée.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Oui, mais l'autre...

ARMAND — Laurent ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — Non l'histoire.

ARMAND — Elle n'est pas vrai, elle non plus.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Justement.

ARMAND — Mais alors qui es-tu : Laurent, Éric ou son invention, Alson William.

ÉRIC ALSON WILLIAM — Choisis à qui tu veux t'adresser !

(Temps.)

ARMAND — Réponds-moi, as-tu croisé Sandra, une fois ?

ÉRIC ALSON WILLIAM — La jeune femme sur la photographie?

Oui.

Elle m'appelle, quelquefois, mais je ne puis dire de quel centre obscur vient sa voix. Mais elle est là, je sens sa présence.

(Le téléphone sonne à nouveau. Éric Alson William avance lentement vers l'appareil et décroche.)

ÉRIC ALSON WILLIAM — — Oui... C'est moi... C'est bien moi, Éric. Je sais... Je n'étais pas ici ces derniers mois, je suis revenu, à présent... Vous voulez me voir ?... C'est un homme..., oui... Il se prend pour mon père, veut me protéger... Vous avez insisté ? *Temps.* Pourquoi vous pleurez, il ne faut pas... Je l'ai toujours..., il est là tout près de moi... *Il désigne le manuscrit d'une main.* Vous voulez venir, maintenant ?... Oui, venez, je vous attends... Oui. Peut-être... Je vous appelais, "La Dame italienne" Dites-moi votre nom... Il est vrai ?... Il est vrai, votre nom?...

(Leurs corps sont immobilisés, et une lumière violente couvre l'espace scénique puis décline.)

FIN